

Québec français

Le D.O.L.Q. et la clarification de notre passé littéraire

François Ricard

L'évaluation

Numéro 30, mai 1978

URI : id.erudit.org/iderudit/56618ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1978). Le D.O.L.Q. et la clarification de notre passé littéraire. *Québec français*, (30), 52–53.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le D.O.L.Q. et la clarification de notre passé littéraire

Ce fut longtemps une des principales caractéristiques de la littérature québécoise — comme de toutes les littératures dites coloniales — que son défaut de tradition propre. Le passé, ici, restait toujours le passé, il ne revivait pas dans les temps et les consciences qui venaient ensuite, et dès que quelques années s'étaient écoulées sur elles, les œuvres se taisaient à tout jamais. Il aura fallu attendre les années soixante avant que s'amorce un vaste mouvement de redécouverte, de réappropriation du passé littéraire, grâce aux recherches, aux rééditions, aux relectures qui tentèrent de rendre aux écrits anciens — particulièrement à ceux du régime français et du dix-neuvième siècle — une actualité, une fécondité qu'ils n'avaient pour ainsi dire jamais eues. Ce faisant, la littérature québécoise se donnait une mémoire, elle s'inventait une tradition, selon l'heureuse expression de Georges-André Vachon.

C'est à l'intérieur de cette entreprise de remémoration systématique, comme une sorte de couronnement de cette entreprise, qu'il faut d'abord situer le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, dont le premier tome, qui vient de paraître, porte précisément sur les écrits antérieurs à 1900 et constitue ainsi, en quelque mille pages de texte, la somme de toutes les recherches poursuivies depuis une vingtaine d'années sur l'ancienne littérature québécoise¹. À ce titre, il marque un moment important de notre conscience littéraire, le résumé

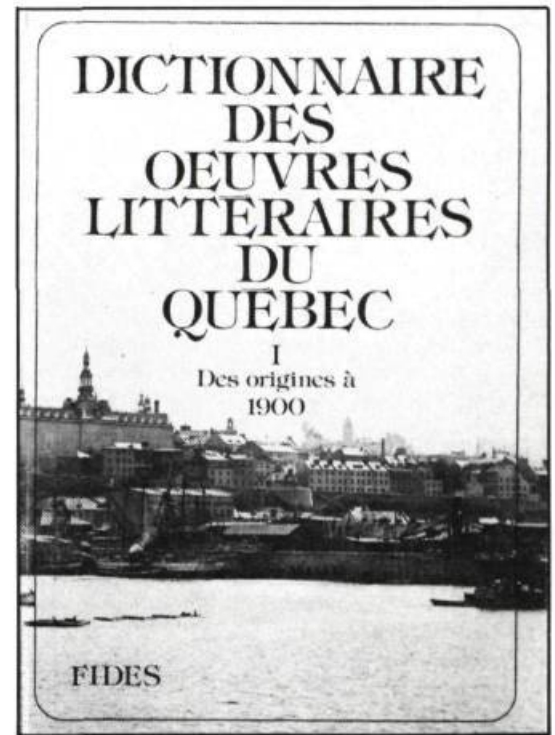
de cette mémoire que depuis peu nous nous sommes donnée.

Car un dictionnaire est avant tout une mémoire, un instrument de repérage dont la validité tient à l'abondance de l'information qu'il emmagasine et à la facilité avec laquelle il permet de la retrouver. À cet égard, on ne peut qu'admirer la facture du D.O.L.Q., qui s'impose d'emblée comme un outil de recherche indispensable et extrêmement pratique, avec sa chronologie détaillée, sa bibliographie exhaustive et surtout ses 625 articles classés par ordre alphabétique, ordre qui allait évidemment de soi mais qui n'est pas sans provoquer parfois des rencontres intéressantes (on trouvera, par exemple, sous la lettre H, un regroupement des *Histoires* de Bibaud, Boucher, Charlevoix, Garneau, Lescarbot, Sulte, etc.). Chaque article comprend, outre une présentation de l'œuvre étudiée, une courte biographie de l'auteur et de nombreux renseignements bibliographiques². De plus, sa mise en page extrêmement soignée, sa reliure solide et les illustrations qui l'ornent rendent la consultation du *Dictionnaire* aussi agréable que facile. C'est, à ce point de vue, de l'excellent travail, dont il faut féliciter Maurice Lemire et son équipe.

La préparation d'un ouvrage de ce genre et de cette ampleur posait de sérieux problèmes méthodologiques. J'en relèverai trois, en allant du plus simple au plus difficile. Tout d'abord, comment faire entrer dans le *Dictionnaire* la production disséminée de certains

écrivains ayant publié le plus clair de leur œuvre dans les périodiques? Ce problème a été habilement résolu: on a traité séparément certains de ces textes quand leur importance le justifiait (ainsi en va-t-il de plusieurs poèmes de Crémazie et de Fréchette); pour les autres, on les a regroupés dans des rubriques aux titres inventés, tels que *Contes épars* (de Napoléon Aubin, Stanislas Côté, Wenceslas - Eugène Dick, Edouard-Zotique Massicotte, etc.) ou *Poèmes épars* (de Napoléon Aubin, Joseph-Guillaume Barthe, François-Xavier Garneau, Joseph Lenoir-Rolland, Joseph Mermet, etc.), rubriques qui, dans plus d'un cas, pourraient d'ailleurs inspirer éventuellement d'utiles publications.

Autre problème, beaucoup plus délicat: celui de l'unité méthodologique et stylistique. Écrits par plus de cent collaborateurs différents, les articles, qui respectent tous un même plan général, ne pouvaient toutefois éviter de présenter une certaine disparité pour ce qui est de l'angle sous lequel les œuvres sont abordées et étudiées, disparité qui, à certain égard, était même souhaitable. Si, de manière générale, les écarts trop prononcés restent rares, ils n'ont pu cependant être éliminés complètement, notamment en ce qui concerne les œuvres les plus importantes, dont certaines sont traitées magistralement, avec un regard critique formé aux méthodes les mieux éprouvées de l'analyse littéraire (v.g. Charles Guérin, *Nouveaux Voyages* de Lahontan, *Relations* des Jésuites), tan-



dis que d'autres, malheureusement, font l'objet d'études assez superficielles, soit trop strictement historiques (v.g. *l'Avenir du peuple canadien-français* d'Edmond de Nevers), soit purement grammaticales (v.g. *Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau), quand elles ne sont pas simplement l'occasion d'une pure paraphrase ou d'une critique de goût plutôt conventionnelle (v.g. *la Chasse-galerie* de Honoré Beaugrand), ce qui déçoit dans un ouvrage où l'on s'attend au contraire à quelque chose de beaucoup plus pénétrant. Mais ces lacunes, fort heureusement, demeurent des exceptions.

Une dernière difficulté — qui est en fait la plus cruciale — est celle de l'organisation du corpus. Aucun dictionnaire, en effet, ne peut être le reflet intégral de la réalité qu'il prétend décrire; c'est même sa principale utilité que d'offrir, de cette réalité, une portion représentative, c'est-à-dire un échantillon qui, quoique restreint, permette de comprendre l'ensemble. Comment, donc, parmi l'amas des écrits publiés ici entre le seizième et le vingtième siècles, non seulement choisir ceux qui devront figurer au D.O.L.Q., mais encore déterminer l'importance relative qui sera accordée à chacun?

Pour le choix des œuvres, Maurice Lemire explique, dans son « Introduction générale », qu'on a délibérément refusé le biais anachronique qui aurait consisté à limiter le corpus aux seuls écrits considérés aujourd'hui comme littéraires, pour adopter plutôt des critères se rapprochant le plus possible de la conception que chaque époque se faisait de la littérature. C'est pourquoi plusieurs des titres recensés dans ce premier tome du *Dictionnaire* ont de quoi surprendre: récits de voyage, sermons, ouvrages para-scientifiques, petit *Catéchisme* de Mgr de Saint-Vallier, *les Servantes de Dieu en Canada* de La Roche-Héron, *les Études historiques et légales sur la liberté religieuse en Canada* de S. Pagnuelo, etc. Cette attitude, il faut le dire, est non seulement justifiable du point de vue scientifique, mais en quelque sorte inévitable, le dictionnaire ayant sans doute été, autrement, d'une mineur désespérante.

Quant à l'importance accordée à chaque œuvre, et que mesure la longueur de l'article qui lui est consacré, elle ne réserve pas, cette fois, de surprises notables. À quelques exceptions près (v.g. *Willfrid Laurier à la tribune* a droit à 5 pages, *les Ribaud* d'Ernest Choquette à 3½, les romans de Joseph Marmette à 4 chacun, et *l'Ô Canada* à une page entière!), les articles les plus longs portent en effet sur les œuvres les plus réputées et les plus souvent commentées: v.g. *les Anciens Canadiens*, *Angéline de Montbrun*, *l'Habitant de Saint-*

Justin, *l'Influence d'un livre*, *la Lanterne*, *la Terre paternelle*, les *Voyages* de Champlain, etc. Autrement dit, l'effet niveleur qui résulte du parti pris d'« objectivité » dans le choix des titres est corrigé par le biais qualitatif qui détermine l'importance relative du traitement réservé à chacun. Malgré certaines décisions discutables, on doit reconnaître que Maurice Lemire et son équipe se sont, là encore, fort bien tirés d'affaire.

Ainsi donc, ce gros ouvrage constitue une sorte de tableau général de notre littérature ancienne, plus spécialement de celle du dix-neuvième siècle. Tableau complet, et qui a aussi quelque chose de définitif, puisqu'il serait assez étonnant que, dans l'avenir, on y ajoute autre chose que des nuances ou des précisions assez mineures.

Mais que peut inspirer ce tableau à celui qui le parcourt un peu attentivement, n'étant pas seulement professeur, historien ou sociologue, mais lecteur, au sens le plus exigeant du terme? D'abord, de la satisfaction, bien sûr, car le répertoire tant attendu existe enfin. Mais aussi, un certain désenchantement, tel que l'exprime Maurice Lemire lui-même dans sa remarquable « Introduction au volume premier », quand il doit conclure à la « pauvreté de notre littérature au siècle dernier ». À part quelques rares exceptions, du reste toutes relatives, on ne saurait en effet trouver, dans cette vaste production, beaucoup d'œuvres vraiment vivantes, c'est-à-dire des œuvres avec lesquelles je puisse entretenir un rapport autre qu'historique. Ces textes accusent leur âge, ils ne parlent pas directement au présent, mais toujours au passé, de loin, d'un autre temps que le mien, qui les enferme et ne leur permet de me rejoindre que comme souvenirs, non comme présences.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faille tout oublier, au contraire. Mais sachons au moins exactement ce qu'il faut attendre et ce qu'il ne faut pas attendre de cette tradition que nous nous sommes inventée. De cette prise de conscience, de cette clarification de notre passé, le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* devient, à partir de maintenant, l'instrument privilégié.

François RICARD

¹ En collaboration (sous la direction de Maurice Lemire), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome premier: des origines à 1900, Montréal, Fides, 1978, LXVI, 918 pages, \$30.00.

² Une suggestion: donner tout de suite, après le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, la date de la première publication, au lieu de la renvoyer à la fin de l'article.

Vient de paraître
aux Presses de
l'université Laval

HUBERT AQUIN

romancier

par
Françoise Maccabée Iqbal

Une
étude essentielle à
la connaissance de
l'œuvre romanesque
de Hubert Aquin

Une
recherche approfondie
des techniques de
cet écrivain et des
significations portées
par les structures et
les images de ses œuvres

Un ouvrage qui rend
admirablement compte
des transformations de
l'écriture et des
métamorphoses de
l'imaginaire chez Aquin

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRIE
OU CHEZ L'ÉDITEUR:

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C. P. 2447, QUÉBEC
GIK 7R4